

Chapitre 1

C'est un samedi matin frais et précoce. La ville est encore endormie, les chevaux se reposent, les arbres ne sont pas encore levés, mais les premiers rayons du soleil commencent à apparaître au-dessus de leurs cimes, réveillant tout le monde pour une nouvelle journée. Je suis toujours recroquevillé dans la chaleur de mon lit de bois. Me rappelant que mon père a déjà dû manquer son petit déjeuner, je saute du lit et me dépêche de me préparer. Portant un plateau, je me précipite vers le bureau de mon père et ouvre la porte pour constater que mon père n'est pas là.

- Où est-il passé ? - Je me demande où il est passé.

De retour dans la cuisine, je rencontre maman et lui demande timidement :

- Bonjour, maman, où est papa ? Pourquoi n'est-il pas dans le bureau comme d'habitude ?

Maman se détourne, tripote nerveusement le coin de son tablier, et un silence déprimant s'installe dans la pièce.

- Maman, pourquoi ne réponds-tu pas à ma question ? Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ? - lui demande-je avec insistance.

- Ada, les enfants ne doivent pas se mêler des affaires des adultes. Au travail ! Fais sécher le linge ! - rétorque maman avec colère.

Alors que je m'apprête à franchir la porte avec une énorme pile de linge, maman crie à nouveau :

- Nous allons voir Mme Melissa aujourd'hui. Cela fait longtemps qu'elle nous invite à lui rendre visite et à prendre le thé.

- Oh, non... - Je marmonne sous mon nez et donne un coup de pied dans la porte avant que ma mère ne s'aperçoive de ma mine déconfite.

Mme Melissa était notre tante. Pour être honnête, elle n'était pas très gentille : elle était toujours en colère et fronçait les sourcils lorsqu'elle nous saluait. Mon frère John et moi ne l'aimions pas, même si elle était parfois drôle. Ma mère nous a expliqué que tante Melissa était atteinte d'une terrible maladie. Il est difficile pour nous, enfants, de comprendre toutes les maladies des adultes, et nous nous demandions comment ma tante pouvait tout oublier : ce qu'elle avait fait aujourd'hui, ce qu'elle avait mangé il y a quelques minutes, et même son nom. Ce qui est amusant, c'est qu'elle ne faisait pas de différence entre mon frère et moi. Elle m'appelait Jonas et mon frère Ada. Parfois, nous étions tellement impliqués dans ce jeu que nous commencions à nous imiter l'un l'autre. J'essayais de parler comme mon frère et Jonas répétait mes gestes. Nous finissions par rire très fort, jusqu'à en pleurer, et ma tante devenait de plus en plus furieuse parce qu'elle ne comprenait pas pourquoi nous riions. En fait, mon petit frère Alex ne s'est pas impliqué dans notre jeu. Il était désolé pour tante Melissa, qui était malade. Il répondait patiemment aux mêmes questions et sa tante lui offrait toujours un bagel. John et moi, bien sûr, nous bavions, mais nous avons continué à faire des farces.

Dans la cour, tandis que je faisais la lessive, qui sentait encore le savon, je ne cessais de penser à la mystérieuse disparition de mon père : « Que cache ma mère ? Pourquoi mon père ne nous a-t-il pas dit au revoir avant de partir ? Après tout, je suis sa petite fille

préférée ? Comment a-t-il pu partir sans me le dire ?

Soudain, j'ai entendu les voix de mes frères. Ils me saluaient de loin, les joues rouges et l'air joyeux. Ils n'ont pas dû remarquer que mon père n'était pas encore là. Le matin, mon père aimait rester longtemps assis dans sa chambre, à lire, à écrire et à fumer sa pipe.

- Où étais-tu passé ? - demandai-je en retenant mes larmes.
- Nous jouions au ballon avec les garçons, m'a répondu Alex.

Avant que je puisse leur poser une autre question, j'ai vu ma mère debout dans l'embrasure de la porte, fixant John et Alex.

- Où étiez-vous, bande de salauds sans vergogne ? demanda-t-elle sévèrement.
- Nous jouions avec les garçons de la cour », ont-ils répondu d'une voix tremblante, et ils savaient qu'ils allaient se faire engueuler.
- Et vous ne m'avez rien dit ! Avez-vous quitté la maison en douce en pensant que je ne vous punirais pas ? », demande la mère, qui peine à maîtriser sa rage et serre les poings.
- Nous sommes vraiment désolés », disent-ils tous les deux d'une voix tremblante.
- Allez, on va se changer, parce qu'on va chez Mme Melissa », dit la mère. - Et toi aussi, prépare-toi !

Sans rien dire, j'ai couru dans la maison.

J'ai mis des vêtements confortables. Peut-être parce que j'ai grandi avec mes frères, je n'ai jamais aimé les robes. En fait, l'apparence était le cadet de mes soucis. Ce que j'aimais le plus, c'était lire. Ma mère, lorsqu'elle me voyait un livre à la main, se fâchait toujours et grommelait que les filles n'avaient pas besoin de lire des livres, qu'elles devaient savoir coudre, cuisiner et nettoyer la maison, mais mon père prenait ma défense. Il m'a appris à lire et m'a répété que les filles pouvaient être aussi intelligentes que les garçons. Il avait l'habitude de rire et de me dire que lorsque je serais grande, je deviendrais une voyageuse. Je naviguerais avec lui sur un bateau et découvrirais de nouveaux continents.

Quand ma mère me voyait ainsi habillée, elle soupirait de colère et disait :

- "Ada, je t'ai demandé tant de fois de mettre cette nouvelle robe marron que papa m'a offerte. Ce n'est pas convenable pour une fille de s'habiller ainsi.

J'étais tentée d'ajouter quelque chose, mais je savais, au regard de ma mère, qu'elle ne supporterait aucun argument ou objection, alors j'ai baissé la tête, je me suis retournée et je suis allée me changer dans ma chambre.

Une heure plus tard, lorsqu'elle m'a vue porter la robe, elle a souri et m'a félicitée du coin des lèvres :

- Eh bien, tu as l'air d'une vraie fille, pas avec ces foulards déchirés comme d'habitude.

Pour la première fois ce matin, les mots gentils de ma mère ont illuminé mon humeur morose.

Deuxième chapitre

Avant le déjeuner, nous sommes allés voir Mme Melissa. Elle nous a accueillis d'une manière différente de d'habitude - elle avait un sourire sur le visage et avait déjà préparé un délicieux croissant pour Alex. Cette fois, c'est John et moi qui avons dû le faire, car je n'étais pas d'humeur à l'ennuyer, et je me suis donc comportée comme une bonne fille bien élevée.

Lorsque je suis entrée dans sa petite maison, je me suis tout de suite sentie à l'aise. Je me suis assise sur une chaise en bois et j'ai commencé à regarder autour de moi, ennuyée. J'ai vu un grand vase en terre cuite, un grand lit en bois et une armoire, des rideaux clairs et de longues nappes, une étagère sur laquelle étaient alignées des photos des saints, quelques livres, car Mme Melissa n'aimait pas beaucoup lire, et un grand album contenant toute ma famille et d'autres membres de ma parenté. Quand j'étais petite, Mme Melissa et moi avions l'habitude de feuilleter ce grand album, alors maintenant je sais ce qu'il contient.

Soudain, j'ai été invitée à entrer dans la cuisine pour prendre le thé ensemble. Je ne suis pas allée lentement dans la cuisine, mais je me suis assise sur une chaise en bois et, la tête baissée, j'ai siroté mon thé en silence.

- Bonjour, ma chérie, comment te sens-tu aujourd'hui ? - me demanda tante Melissa. Aujourd'hui était un de ces jours où ma tante n'avait pas perdu la mémoire, n'avait pas confondu nos noms et était très claire dans ses pensées.

- D'accord... Papa me manque un peu », lui ai-je avoué, parce que je ne pouvais pas révéler mes sentiments à maman.

- Je comprends. Cela faisait longtemps qu'il se préparait à partir en bateau pour cette dangereuse expédition, mais il ne cessait de retarder son départ. C'était difficile pour lui de te quitter », dit ma tante en soupirant.

- Quelle expédition ? Je n'en savais rien, ma mère ne m'en a pas parlé, mon père non plus, mais je le voyais toujours regarder des cartes, écrire quelque chose, dessiner quelque chose... Mais il me répétait que le monde n'avait pas encore été découvert, que les gens ne savaient pas grand-chose, et que lorsque je serais grande, il m'emmènerait en voyage avec lui », dis-je en retenant difficilement mes larmes.

- Tu ne devrais pas lui en vouloir. Ton père avait le cœur brisé à l'idée de devoir te quitter, se demandant s'il reviendrait. Toute sa vie, il a été déchiré entre son devoir envers sa famille et son désir de voyage et d'aventure. Seule toi, sa petite Adué, le ralentissait un peu, mais en voyant la vitesse à laquelle tu grandissais et l'intelligence que tu devenais, il avait envie de déployer à nouveau ses ailes, de partir pour un voyage périlleux, de découvrir de nouveaux continents, et de revenir te les raconter.

Je voulais lui poser encore beaucoup de questions sur mon père, mais ma mère est entrée et a interrompu notre conversation.

•Madame Melissa, j'ai promis de vous aider à faire du pain. Alors, mettons-nous au travail sans attendre.

Tante Melissa me fit un clin d'œil, me faisant comprendre que nous pourrions peut-être poursuivre notre conversation plus tard, et se leva rapidement de sa chaise et partit en sautillant :

•Au travail ! J'ai hâte de sentir l'odeur du pain frais !

Je n'étais pas très enthousiaste à l'idée de cuisiner. J'aidais toujours ma mère à la cuisine, mais je le faisais à contrecœur, en serrant les dents. Je préférais lire un livre ou jouer au ballon avec mes frères dans le jardin plutôt que de m'occuper des casseroles. Mais cette fois-ci, chez tante Melissa, j'ai accepté avec joie d'aider à faire du pain.

Trois femmes s'affairaient dans la cuisine. Je devais toujours faire ce que ma mère ou ma tante me demandait, alors je n'avais pas le temps de penser à papa. Bientôt, l'odeur du pain cuit emplit la cuisine. Une heure plus tard, ma tante sortait du four un pain grillé. J'en ai même bavé. Maman l'a ouverte et en a donné une tranche à tout le monde. La première bouchée était fabuleusement savoureuse...

Après avoir mangé, nous avons regardé autour de nous et nous avons vu qu'il commençait à faire nuit et qu'il était temps de rentrer à la maison. Tandis que les chevaux tiraient notre voiture et que les roues du carrosse cliquetaient monotoneusement, je pensais à mon père et à la question de savoir si je le reverrais un jour.

Chapitre trois

Le matin se leva à nouveau sur la ville. Lorsque je me suis réveillé, je me suis immédiatement souvenu de la visite d'hier à Mme Melissa. Cela n'avait pas été comme d'habitude. John et moi n'avions pas fait de farces ni ne nous étions moqués de Mme Melissa. Maintenant, je lui en étais très reconnaissant : sans son bavardage, je n'aurais pas su où notre père avait disparu si soudainement. Et une fois de plus, mon cœur se remplit de nostalgie.

J'ai sauté du lit, j'ai revêtu mes vêtements de tous les jours et je suis descendue en courant. Je n'ai rien trouvé dans la cuisine. Avec l'absence de mon père, la routine habituelle avait disparu : s'asseoir à table ensemble, planifier et répartir le travail, parler et se disputer ensemble. J'ai pris une bouchée de la tranche de pain de la veille et je me suis précipitée dehors pour jouer avec mes frères. Ma mère m'arrêta dans l'embrasure de la porte :

- Où vas-tu ? Tu portes encore cette écharpe, comme si tu n'avais pas d'autres vêtements. Attends un peu, tu vas devoir faire cette lessive. Je viens de terminer la lessive.
- D'accord », dis-je doucement, en baissant la tête pour que ma mère ne voie pas ma déception. Il faisait si beau aujourd'hui, j'espérais pouvoir gambader avec mes frères, mais j'étais débordée par les tâches ménagères depuis le matin.

J'étais en train de sécher le linge avec morosité quand Alex m'a soudain donné un coup de pied dans la jambe avec le ballon.

- Peux-tu nous donner le ballon ? - a-t-il crié de loin.

Pensant que le linge pouvait attendre, j'ai décidé de jouer avec mes frères :

- Je peux jouer avec vous aussi ?
- Pas question », dit John, "les filles ne savent pas taper dans un ballon".

Furieux, j'ai frappé le ballon contre un arbre et il s'est coincé dans les branches. Je l'ai immédiatement regretté - je savais qu'elles allaient courir vers leur mère dès que possible, et je devais être en train de me déshabiller, pas de taper dans le ballon ! Avant même que

je puisse pousser un soupir de soulagement, les frères s'acharnaient déjà sur leur mère, pleurnichant et criant pour qu'elle sorte le ballon le plus vite possible. J'avais peur, car je savais que j'allais avoir beaucoup de chance. Maman était de mauvaise humeur ces derniers temps. Ce matin, je l'ai vue encore plus bouleversée. Il vaut mieux ne pas s'embrouiller sous les pieds... Je voulais me cacher le plus vite possible, mais je ne savais pas où. J'ai couru aussi vite que j'ai pu et soudain je suis arrivé à la rivière Nemunas... Là où mon père avait l'habitude d'aller pêcher avec moi en été... Je me suis sentie triste... Quelques larmes ont coulé sur mes joues - tout cet environnement me faisait penser à lui. Je voulais que mon père revienne le plus vite possible, qu'il me prenne dans ses bras et qu'il me réconforte.

Je me suis assise au bord de la rivière, j'ai mis mes bras autour de mes genoux et j'ai fermé les yeux. J'avais oublié mes frères et ce ballon malheureux coincé dans l'arbre, et tout ce qui m'importait, c'était mon père, et tout irait bien si mon père était là... Il riait, retirait le ballon de l'arbre et me l'envoyait d'un coup de pied. Je l'attrapais et le lui passais. Mes frères se joignaient à moi et nous nous amusions à attraper le ballon pendant environ une heure. Maman n'était évidemment pas contente que nous perdions notre temps à jouer au lieu de travailler, mais papa courait vers elle, haletait, la soulevait dans ses bras et, après l'avoir fait tourner en l'air plusieurs fois, lui donnait une bise sur la joue. Maman retournait à son travail en fredonnant joyeusement... Au bout d'un moment, j'ai senti un objet froid et humide toucher mes orteils. J'ai ouvert les yeux et j'ai vu une bouteille en verre. Apparemment, les vagues venaient de quelque part. Je l'ai prise dans mes mains et j'ai commencé à enquêter. Je dévissai timidement le bouchon et découvre un mot à l'intérieur. Tout excité, les mains tremblantes, j'ai sorti le billet de la bouteille. Sur le bout de papier, il n'y avait qu'un seul mot : « VOLONTÉ ». « Peut-être que ça veut dire quelque chose ? » - Peut-être que cela signifie que je dois être forte, patiente et ne jamais perdre espoir que mon père reviendra.

Il faisait de plus en plus sombre. Il est temps de rentrer à la maison. De toute façon, j'aurais manqué à tout le monde. En approchant de la maison, j'ai vu ma mère prendre un balai et essayer de gratter une balle coincée dans les branches. Maman était toute petite, elle n'arrivait pas à atteindre le ballon. John décida alors de grimper à l'arbre, mais sa mère le lui interdit formellement. Je me suis cachée derrière un buisson et je les ai observés. Je ne voulais pas qu'ils me voient, surtout pas ma mère. J'entendais ma mère renifler de colère sous son nez à propos du ballon. Finalement, la nuit est tombée et maman a cédé. Lorsqu'elle et ses frères entrèrent dans la maison, je me glissai rapidement hors du buisson et me faufilai par la fenêtre. Sans bruit, sur la pointe des pieds, je me suis glissé dans ma chambre, j'ai fermé la porte et je me suis rapidement blotti dans mon lit.

J'entendais mes frères et ma mère dans la cuisine en train de dîner et de bavarder à table. Je me souvins que je n'avais rien mangé depuis le matin. J'avais l'estomac noué, mais je n'osais pas descendre à la cuisine. Je savais que je ne supporterais pas les reproches de mes frères et le regard sombre de ma mère. Je me sentais très seule et inutile. « Oh, si je pouvais me transformer en oiseau. Je volerais très haut dans le ciel et je partirais à la recherche de mon papa », pensai-je dans ma tête et je tombai dans un rêve.

Dans mon sommeil, j'ai entendu ma mère entrer dans ma chambre, un plateau à la main. Elle s'est assise sur mon lit et a commencé à me caresser la tête.

•Bonne nuit », dit-elle doucement avant de sortir de la chambre.

Elle n'est pas fâchée contre moi », pensai-je dans mon sommeil et je me rendormis.

Chapitre quatre

Le lendemain matin, je me levai et courus immédiatement dire bonjour à ma mère.

- Bonjour », dis-je à ma mère, la gorge nouée par l'excitation. J'avais peur qu'elle soit en colère contre moi parce qu'il était tard et que j'étais encore en pyjama.

- Bonjour, ma chérie », m'a saluée agréablement ma mère.

Je l'ai regardée pendant une heure, figée. Je n'arrivais pas à croire à quel point ma mère et moi avions changé, à quel point nous étions devenues proches. Nous nous étions rapprochées après le départ de papa. Il me manquait. Je crois qu'il manque aussi à maman, c'est difficile pour elle d'être seule sans lui. Jusque-là, mon père était beaucoup plus proche de moi et je passais la plupart de mon temps avec lui. Il me laissait être moi-même : porter des pantalons, jouer au ballon dans la cour, monter à cheval, rester éveillé la nuit et regarder les étoiles avec lui. Je pourrais continuer à raconter toutes les choses qu'il m'a apprises, tous les secrets du monde qu'il m'a révélés, comment il a été le premier à me faire découvrir le monde des livres, comment il a déclenché une passion irrésistible pour la lecture. Ma mère a toujours été à l'opposé de mon père : réservée, stricte, peu souriante et exigeant toujours de nous, et surtout de moi, une bonne conduite. J'avais l'habitude de la fuir, craignant un regard cinglant ou un mot dur de sa part. Mais maintenant que mon père était parti - mon havre de paix - je devais passer plus de temps avec ma mère. Je la voyais maintenant d'un autre œil. Malgré toutes les épreuves qui lui étaient tombées dessus, elle ne boudait pas, ne se plaignait pas, faisait encore plus attention à nous, ses enfants, et parfois même souriait à nos bêtises. Alors que je pensais à elle, elle s'est soudain approchée de moi, a touché mes longs cheveux emmêlés et, prenant un peigne, a commencé à les peigner. Elle les peignait toujours aussi délicatement, en fredonnant quelque chose de doux pour elle-même, perdue dans ses pensées. Après avoir tressé des cheveux bien nets, elle m'a serrée dans ses bras et m'a dit : « Comme tu es grande !

•Comme tu es grand ! Je n'ai même pas remarqué que tu avais grandi.

J'avais déjà dix ans. Je n'ai pas remarqué à quelle vitesse j'avais grandi - je n'étais plus la petite fille de papa. « Je n'étais plus la petite fille de papa. Où es-tu maintenant ?

Comment vas-tu dans un autre pays ? » - Je suis restée sans voix et des larmes ont commencé à couler de mes yeux. Soudain, la colère m'a envahie. J'en voulais à mon père de nous avoir quittés, de ne pas m'avoir dit ses intentions, de ne pas nous avoir dit au revoir, de ne pas nous avoir promis de revenir.

Je ne sais pas combien de temps j'ai pleuré et déversé mon angoisse quand j'ai senti l'étreinte de ma mère. Elle m'a serrée contre elle, a essuyé mes larmes et m'a dit : « Tu es une grande et forte fille :

•Tu es une fille grande et forte. Tu vas tout surmonter ! Et maintenant, allons prendre notre petit-déjeuner. Il est presque midi et nous n'avons pas encore déjeuné.

Nous avons mangé en silence, chacun perdu dans ses pensées. Curieusement, je n'étais plus effrayée par ce silence inconfortable, je ne regrettais plus mes frères qui, dès qu'ils sautaient du lit, couraient dehors et rentraient à la maison quand leur estomac jouait des marches. À présent, je me contentais d'apprécier la compagnie de ma mère.

- Qu'est-ce que je dois faire aujourd'hui ? - demandai-je à ma mère.
- J'ai toujours été très exigeante et stricte avec toi, te forçant à faire des choses, mais aujourd'hui, je veux que tu te reposes et que tu fasses ce que tu veux », répondit soudain ma mère.

Après le petit-déjeuner, j'ai rangé la cuisine et je suis allée dans ma chambre. J'ai essayé de lire, mais je n'arrivais pas à me concentrer. Mon esprit était envahi par des pensées intrusives. Soudain, une idée me vient à l'esprit : je vais écrire une lettre à mon père ! Je sais que je ne pourrai pas l'envoyer, je n'ai aucune idée de l'endroit où il se trouve dans le monde, mais peut-être que cela m'aidera à rassembler mes idées, à soulager ma tristesse et ma nostalgie.

Chapitre 5

- Peter, viens, il faut qu'on parle, - dit la voix essoufflée d'Anthony.
- Je ne peux pas, j'écris à ma fille.
- C'est de cela qu'il faut parler.
- Qu'est-ce qui ne va pas ?
- Tu ne devrais pas lui écrire et tu sais exactement pourquoi.

- Ada, arrête d'allumer la lampe à pétrole, va te coucher, il est tard.
- J'arrive, maman. J'ai des choses à finir.

Ma mère, me voyant avec une plume d'oie dans la main, comprit tout et dit en soupirant :

- Ada, ma chérie, n'écris pas de lettres à ton père, de toute façon il ne les recevra pas. Tu es assez grande pour le comprendre. J'ai fait la paix et j'aimerais que tu fasses de même. Nous devons être fortes et apprendre à vivre sans lui », dit ma mère en quittant ma chambre et en refermant la porte discrètement.

Restée seule, j'ai pris le stylo. J'écris sans m'arrêter. Les pensées se succèdent. Je parlai à mon père de mes frères, de toutes les farces qu'ils avaient faites en son absence, du changement de comportement de ma mère à mon égard, des livres qu'ils lisaient, et de bien d'autres choses qu'il saurait sûrement si seulement il était à la maison avec nous maintenant. Je voulais lui faire des reproches, écrire combien j'étais en colère et combien je me sentais blessée, mais je ne pouvais pas... ma main a écrit les mots de l'amour et de la nostalgie. Il a toujours été et sera toujours mon père le plus aimé.

Lorsque j'ai fini d'écrire les derniers mots, des larmes salées ont de nouveau coulé sur mes joues. Fatiguée et émotive, je ne me suis même pas rendu compte que je m'étais assoupie, la tête sur la table.

J'ai rêvé que je mettais la lettre dans une bouteille de vin en verre et que je la jetais dans le Nemunas. Elle flotte, emportée par le courant, se retrouve dans la mer Baltique, et finalement flotte dans les grandes eaux. Il erre pendant des jours, brûlé par le soleil et

balayé par les vagues salées. Soudain, il se heurte au bord d'une petite île. Il voudrait nager plus loin, mais une forte vague ramène la bouteille sur l'île. Il s'accroche à un rocher et y reste plusieurs jours. Soudain, un matin, un homme qui était allé se baigner dans la mer l'aperçoit. Il sort une lettre de la bouteille, s'assoit sur la même pierre et commence à lire...

Soudain, je me réveille. Il fait nuit noire tout autour. Je suis toujours assis à la table, le stylo à la main. Je me rends compte que je me suis assoupié et que j'ai rêvé. Lorsque j'ai écrit la lettre à mon père, je ne savais pas ce que j'allais en faire, je voulais juste exprimer mes pensées, mes sentiments. Maintenant, j'avais une autre idée en tête : mettre la lettre dans une bouteille de vin et, comme dans un rêve, la faire couler le long de la Nemunas. Je me suis couché en sachant exactement ce que j'allais faire au petit matin.

Les premiers rayons du soleil me réveillent. Sans attendre, je saute du lit, je m'habille à la hâte et je vais à la cave à la recherche d'une vieille bouteille de vin. Quand je l'ai trouvée, j'y glisse une lettre et je cours jusqu'à la rivière sans tomber. Mes frères, me voyant courir quelque part dans un état d'hébétude, ont encore essayé de m'arrêter, mais je me précipitais déjà sur la route, avec la rivière Nemunas qui se précipitait devant mes yeux. Quand je suis arrivé à la rivière, j'ai bu une gorgée et j'ai lâché la bouteille. Elle a été happée par le courant et emportée. Je l'ai regardée, figée, jusqu'à ce qu'elle disparaisse de ma vue.

En revenant de la rivière, j'ai réalisé que quelque chose s'était passé - l'espoir s'était allumé dans mon cœur. À la maison, j'ai trouvé ma mère et mes frères déjà en train de prendre leur petit-déjeuner. Sans rien dire, je me suis assis à la table. Le regard plein de reproches de ma mère m'a frappé comme de l'eau chaude. Elle a vu clair en moi et a tout compris.

-N'écris pas de lettres à ton père, tu sais qu'il ne les recevra pas, c'est une perte de temps », dit soudain ma mère, qui se leva de table et sortit dans la cour.

Nous n'en avons pas reparlé de la journée, mais je me sentais comme une étrangère.

« Ce n'est pas une perte de temps. L'espoir brûlera toujours dans mon cœur. Je ne vais pas baisser les bras et attendre tranquillement », me suis-je dit.

Chapitre six

Cette année, le printemps est plus précoce que jamais. Tous les arbres sont en fleurs, les fleurs s'épanouissent dans les jardins et les prairies. Les oiseaux gazouillent joyeusement et les cours sont remplies de cris d'enfants et de rires purs. Il y a eu plus de travail dans les champs, alors ma mère, mes frères et moi avons travaillé autour de la maison. Nous avons dû labourer la terre, planter des pommes de terre, semer des légumes et nous occuper de quelques ormes.

Dimanche prochain, ce sera Pâques, la plus grande fête du printemps. Chaque année, nous peignons des œufs, nous allons à l'église et nous rendons visite à la famille. Cette année, ce sera différent : il n'y aura pas de papa. Soudain, je me sens à nouveau triste, je ne me réjouis plus de la chaleur du soleil et des fleurs qui s'épanouissent dans la crèche.

« Que seront les vacances sans papa ? Fêtera-t-il Pâques ailleurs, dans un autre coin de la terre ? Ou bien ces fêtes n'existent-elles pas là-bas ? - Ces pensées et d'autres encore me traversent l'esprit. Soudain, la voix de ma mère les interrompt :

- Ada, va chez ta voisine Elena et demande-lui dix œufs. C'est Pâques et nous n'avons pas d'œufs. Nous avons mangé nos poules pendant l'hiver, alors nous n'avons personne pour pondre des œufs.
- D'accord, maman, je me prépare et j'y vais.

Une heure plus tard, j'étais dans le jardin de ma voisine Elena. Je ne la trouvais nulle part, mais j'ai vu un garçon que je n'avais jamais vu auparavant. Il avait à peu près mon âge, mais il n'était pas très en forme pour l'année, avec des boucles légères et désordonnées sur la tête et des taches de rousseur sur le visage, mais ce qui m'a le plus frappée, ce sont ses yeux d'un brun profond qui m'ont transpercée.

- Qu'est-ce que tu fais ici ? - m'a-t-il demandé.
- Et toi, que fais-tu ici ? Où est ma voisine Elena ? Je suis venu la voir, lui dis-je hardiment.
- Elle est partie au marché. Je suis son neveu. Ma mère est très malade, alors tante Elena m'a recueilli.
- Et où est ton père ? - me dit-elle soudain.
- Il est mort quand j'étais très jeune. Le cheval l'a fait tomber et lui a tourné le cou.
- Oh, c'est terrible ! Je suis désolée, dis-je un peu plus doucement.
- Je vous remercie. Je ne me souviens pas très bien de lui parce que j'étais très jeune et ma mère me manque beaucoup. J'espère qu'elle se remettra vite, dit-elle d'une voix rapide. En fait, j'ai été surprise par sa franchise, il m'a parlé comme à un vieil ami, alors que c'était la première fois que nous nous rencontrions.
- Ma mère m'a envoyé des œufs. Dimanche prochain, c'est Pâques, et nous n'avons pas de poules, donc pas d'œufs. Nous pourrions aller au marché pour en acheter, mais avec l'absence de papa, l'argent est rare. Mais notre voisine Elena est très gentille et nous aide toujours, nous et maman », dis-je, encouragée par son ouverture d'esprit.
- Je ne suis pas le propriétaire de cette maison, je ne peux donc pas te la donner sans que ta tante le sache. Si tu as le temps, tu peux attendre », a-t-il suggéré.
- Est-ce vrai que tu t'appelles comme ça ? - Il me vint soudain à l'esprit que nous ne nous étions pas encore présentés.
- Casimir, comme mon père.
- Je m'appelle Ada, dis-je en tendant la main, ravie de vous rencontrer.
- Moi aussi, j'en suis ravie, dit Casimir en la serrant fermement.

J'ai dû attendre longtemps ma voisine Elena. Pendant ce temps, Kazimieras m'a fait visiter la ferme, nous avons caressé tous les chats et les chiens dans la cour et nourri les animaux ensemble. Nous avons discuté et parlé de nos vies tout en travaillant. Il s'avère que Casimir aime aussi lire et qu'il possède plusieurs livres. Mais ils sont restés à la maison, et ils ne sont pas chez ma tante, parce que ma tante Elena ne sait pas lire et n'a donc pas besoin de ces livres. J'ai promis de lui apporter quelques-uns de mes livres lors de ma prochaine visite.

Je suis rentrée à la maison le soir. Je pouvais lire dans les yeux de ma mère qu'elle était inquiète et malheureuse, mais lorsqu'elle a appris que ma voisine Elena n'était pas à la maison et que je devais attendre longtemps, elle s'est calmée et a préparé un délicieux dîner.

Je me suis couchée ce soir-là en pensant que je n'étais pas la seule à être aussi seule et malheureuse. Mon père me manque beaucoup, mais il est vivant, je le sais, mais il est loin, et il reviendra, j'en suis sûre. Le père de Casimir est au ciel depuis longtemps...

Chapitre sept

Le matin de Pâques s'est levé. Maman était debout dès l'aube, elle se préparait, décorait, mettait la table, et après le petit déjeuner, nous devions aller à l'église. Moi aussi, j'ai sauté du lit. Mes frères dormaient encore doucement - le sommeil du matin est si doux. Ma mère et moi attendions dans la cuisine que mes frères arrivent. John fut le premier à arriver. Il a à peine sourcillé et a déjà attrapé l'œuf de Pâques qu'il avait pris. Maman lui a tapé sur les mains en signe d'agacement. John a éclaté de rire et a couru dehors pour se laver à l'eau froide du puits. Alex ne tarde pas à le rejoindre. Vêtus des plus beaux vêtements disponibles, nous nous sommes assis à la table. Maman a dit une prière à la place de papa. Mon cœur s'est serré et des larmes sont montées à mes yeux. La voix de maman tremblait pendant qu'elle disait la prière, mais j'espère que mes frères ne l'ont pas remarqué.

Après le petit déjeuner, nous sommes montés dans la calèche et nous sommes allés à l'église de la ville. Il y avait déjà beaucoup de monde. Tout le monde était habillé, de bonne humeur, s'embrassait et se saluait. Soudain, j'ai vu Casimir et sa voisine Elena dans la foule. Lorsque nos regards se sont croisés, il a souri et m'a fait un signe de la main. J'ai fait de même.

Pendant l'office, le prêtre a fait un très beau sermon, souhaitant la paix à tout le monde. J'ai prié Dieu tout le temps pour qu'il n'arrive rien à mon père, qu'il revienne vivant et en bonne santé. Je n'ai pas oublié de prier et de demander la santé de la mère de Casimir. Mon cœur se brisait à l'idée que s'il perdait sa mère, il serait complètement orphelin. J'ai commencé à me lamenter, mais j'ai regardé John qui, comme d'habitude, s'ennuyait pendant l'office et suivait avec grand intérêt une mouche qui rampait. Un sourire est réapparu sur mon visage. Je ne sais pas si c'est l'ambiance festive qui régnait ou le sermon convaincant du prêtre qui a rempli mon cœur de foi et d'espoir que tout irait bien. Mon père reviendra, je le reverrai certainement et je l'embrasserai très fort.

Après l'office, tout le monde était encore pressé de partir : certains hommes, qui avaient laissé leurs femmes et leurs enfants sur la place du village, se hâtaient déjà de se rendre à l'auberge pour discuter des affaires « masculines ». Les femmes, distraites de leurs tâches, bavardent elles aussi sans cesse, partageant leurs joies et leurs peines avec les autres. Les enfants, dès que le dernier « Amen » a été prononcé, se sont précipités hors de l'église et ont envahi les places et les parcs de la ville, courant comme s'ils avaient brisé la chaîne. Certains petits, gâtés par une friandise achetée par leurs parents, léchaient la friandise dans un coin tranquille et se sentaient comme les enfants les plus heureux de la terre.

Pendant une heure, ma mère et moi avons fait partie de cette mer de plaisir. Mais lorsque de nombreuses personnes ont commencé à demander des nouvelles de papa, comment il allait, si nous avions eu de ses nouvelles, le visage de maman a commencé à se froncer et elle nous a pressés de rentrer à la maison.

Nous sommes rentrés à la maison dans l'après-midi, fatigués par l'agitation de la journée. Maman a rapidement préparé le dîner et nous a emmenés au lit. Assise dans ma

chambre, je n'arrivais pas à m'endormir. Soudain, j'ai ressenti le besoin d'écrire à nouveau une lettre à papa, de lui raconter les premières Pâques sans lui, de lui demander comment il les avait fêtées sans nous.

Je me suis assise à nouveau à la table et j'ai commencé à écrire.

Chapitre huit

- Peter, arrête d'écrire. Tu ne fais que te faire du mal. Tu sais que ta fille ne recevra jamais ces lettres ! Nous sommes sur une île inhabitée, il n'y a pas de courrier, rien. Notre bateau a fait naufrage et on ne sait pas s'il pourra être reconstruit.
- Antanas, je n'ai pas perdu la raison. Je vois et je comprends tout, mais l'espoir meurt en dernier. Je n'avais pas l'intention de les envoyer. Je les donnerai moi-même à Ada dès mon retour chez elle.
- Tu es aussi naïf qu'un petit enfant, grommela Antanas avec mécontentement, j'ai perdu tout espoir. Je n'ai plus d'espoir. Nous ne sortirons pas d'ici.
- Il y a toujours de l'espoir, répéta Pierre comme une prière, Dieu nous aidera.

Le temps presse. Le printemps a cédé la place à l'été. Cela fait presque six mois que mon père n'est pas rentré à la maison. Jusqu'à présent, nous n'avons pas eu de nouvelles de lui. Le visage de ma mère est devenu de plus en plus gris, les lumières dans ses yeux ont cessé de briller et le sourire sur ses lèvres est devenu de plus en plus rare. Mes frères, eux aussi, semblaient avoir grossi, ils n'avaient plus l'air d'enfants, ils étaient moins enclins à faire des farces et plus enclins à rester à la maison pour nous aider, ma mère et moi. Personne ne parlait de mon père. Il y avait une bulle de peur et d'anxiété dans l'air, mais tout le monde avait peur de dire un mot, de peur qu'elle n'éclate.

La mère de Casimir, même si elle se sentait un peu mieux, était si faible qu'elle ne pouvait pas s'occuper d'elle-même. Notre voisine Elena, qui avait un grand cœur, s'occupa de sa sœur et de son fils. Kazimieras est devenu encore plus mature et n'a pas peur du travail : il va aux champs avec ses hommes, va au marché - il est le bras droit de tante Elena. Pendant cet été, Kazimieras et moi sommes devenus des amis très proches. Dès que nous avons un moment de libre, nous nous rendions visite, nous jouions, nous lisions et discutions de livres, nous parlions tout simplement. Je lui ai parlé de mon père. Je me suis souvenue de tous les meilleurs moments passés avec lui : sauter dans les flaques d'eau, faire des bonshommes de neige et des anges de neige, nager dans la rivière en été, lire des livres, écouter ses histoires sur des pays lointains le soir... Je ne sens même pas les larmes rouler sur mes joues en racontant cela. Casimir les essuie, me serre dans ses bras et me dit :

- Ne perds pas espoir, Ada. Ton père est un homme fort. Il surmontera tous les obstacles et te reviendra un jour. Crois en lui. Crois en toi !

- Merci pour ces mots. Je crois, je n'ai jamais cessé de croire. Dieu nous aidera. Ta mère aussi ira mieux. Un jour, tu sortiras de ton lit et tu pourras retourner chez toi. Nous ne méritons pas la punition de Dieu, il ne peut pas nous enlever nos parents », dis-je sans m'arrêter.

- Dieu nous envoie toutes les épreuves pour nous rendre plus forts », a répété Kazimieras en reprenant les paroles du prêtre lors du sermon.

- J'ai toujours été fort, je n'ai pas besoin d'épreuves », ai-je tenté de le contredire.
- Nous ne pouvons pas savoir ce dont nous avons besoin, dit Casimir avec philosophie, peut-être qu'après toutes les souffrances et les épreuves, il y a de la joie qui nous attend.

Je me sens chaud et en paix lorsque j'entends de telles paroles. Je me promets de ne jamais perdre espoir et de ne jamais cesser d'écrire des lettres à mon père.

Comme tous les soirs, une fois que tout le monde s'est endormi, je m'assieds pour écrire. Les pensées circulent librement. Je raconte ma vie, les ennuis que j'ai eus, les joies que j'ai connues, les conversations que j'ai eues avec ma mère, les querelles que j'ai eues avec mes frères. J'écris et j'imagine qu'il est assis à côté de moi, qu'il acquiesce ou qu'il fronce les sourcils si je me trompe. Il sourit à travers sa moustache aux farces de John, approuvant d'un signe de tête que le petit Alex est grand et qu'il peut faire beaucoup de choses. Je n'envoie plus de lettres, je ne m'attends pas à ce que mon père les trouve, et je n'ai pas autant de bouteilles de vin, alors je les range soigneusement dans une boîte en bois pour les donner à mon père quand il reviendra. Il lira mes lettres pendant la nuit et saura ce qui s'est passé pendant son absence. Je souris à cette idée.

J'ai déjà écrit une douzaine de lettres : « J'écris : « Cher papa, tu me manques beaucoup. Aujourd'hui, c'est une journée pluvieuse. Je pense à toutes les fois où nous jouions dehors ensemble. J'aimerais que tu sois là pour que nous puissions à nouveau parler, être, batifoler ensemble... » Ou encore : « Cher papa, aujourd'hui a été une journée merveilleuse. Bien sûr, elle serait encore plus merveilleuse si tu étais là... » Je prends l'autre et je lis : « Cher papa, maman était très en colère aujourd'hui. Je comprends à quel point c'est difficile pour elle. C'est très dur pour nous tous, mais elle nous a grondés, John et moi, parce que nous ne sommes pas allés chercher de l'eau au puits, parce que nous n'avons pas construit le poêle, parce que nous ne l'avons pas aidée, parce que nous avons été paresseux. Ce n'est pas juste, papa. Nous essayons de l'aider, mais parfois nous voulons juste jouer avec nos amis ou lire un livre. Tu me comprendrais certainement et tu ne me gronderais jamais. Il y aurait toujours des rires et des chansons dans la maison, et nous courrions partout au lieu de marcher sur la pointe des pieds, juste pour ne pas mettre maman en colère. Chaque lettre est une petite histoire d'amour, de désir, d'envie et surtout d'espoir. Elle ne s'éteindra jamais.

Alors que je mettais les lettres dans la boîte, la porte s'est ouverte et John a fait irruption dans ma chambre.

- Qu'est-ce que tu fais là ? - lui ai-je demandé avec surprise.
- Je n'arrive pas à dormir, répondit tristement mon frère.
- Qu'y a-t-il dans cette boîte ? - demanda-t-il curieusement en tendant déjà la main. Heureusement, je l'ai attrapée à temps.
- N'y touche pas, c'est à moi, tu n'as pas besoin de savoir », lui criai-je avec colère.
- As-tu des secrets ? - John a continué à me poursuivre.
- Qui n'en a pas ? - rétorquai-je.

Nous sommes restés silencieux pendant une heure. Soudain, John m'a demandé :

- Ton père ne te manque pas ? Où pourrait-il être maintenant ?

J'étais confuse et silencieuse. Jusqu'à présent, je pensais qu'il n'y avait que moi qui lui manquait follement, qui lui manquait le plus. John et Alex étaient toujours en train de

s'amuser, de faire des farces et de ne jamais parler de papa. Il s'est avéré qu'il cachait lui aussi ses sentiments. Son père lui manquait autant qu'à moi. Il lui manquait. La maison semblait inconfortable et vide sans lui. Ni les querelles innocentes des frères, ni les discussions et les rires des membres de la famille qui venaient nous rendre visite ne pouvaient combler ce vide.

- Vous savez que vous manquez. Après tout, j'ai toujours été sa petite fille préférée. Il me manque à chaque instant, je me réveille chaque matin en pensant à lui et je m'endors en me demandant où il est maintenant, comment il va », répondis-je à John, sans cacher mon angoisse.
- J'ai un secret. J'aimerais te le dire, dit John timidement.
- Tu peux toujours me faire confiance, car je suis ta sœur aînée.
- J'ai trouvé les outils de mon père dans la grange et j'ai commencé à sculpter. Je sculpte des bateaux », avoue John.
- C'est génial ! - m'exclame-je. Comme notre père, tu as des mains d'or.
- Quand je sculpte, je pense à lui, je lui parle de lui et je lui ai promis de lui donner tous mes bateaux quand il rentrera à la maison », poursuit John.
- Ce sera le plus beau cadeau pour lui », ai-je dit en serrant mon frère dans mes bras.

En le tenant dans mes bras, j'ai senti ma chemise de nuit se mouiller. John pleurait tout en riant. Jusqu'à présent, il avait seulement fait semblant d'être un homme fort et presque adulte, il ne voulait pas contrarier sa mère, mais son cœur souffrait autant que le reste d'entre nous.

J'ai aussi un secret, lui avouai-je, je garde dans une boîte des lettres écrites à mon père. Je promets de les lui donner quand il reviendra.

- Crois-tu vraiment qu'il reviendra ? - demande John.

- J'en suis sûr, répondis-je fermement.

- Alors j'en suis encore plus sûr », dit John avec fermeté.

Mon cœur s'est rempli de joie. Nous n'avons pas perdu la foi. Nous ne la perdrons jamais. Nous nous soutiendrons mutuellement dans nos moments les plus faibles.

- Je t'aime, mon petit frère.
- Je ne suis plus si petit. Je n'ai qu'un an de moins que toi », répondit John avec tristesse.
- Je sais, mais tu dois m'écouter. Maintenant, va te coucher avant que maman ne nous surprenne et ne mette toute la maison sur pied.
- Je t'écoute, frangine. Bonne nuit », dit John et il s'éclipse discrètement de ma chambre.

« Il faudra que j'en parle dans ma prochaine lettre », pensai-je d'un air rêveur, avant de sombrer dans le sommeil.

Chapitre neuf

- Comment penses-tu que nous allons nous en sortir, Peter ? - demanda Antanas avec enthousiasme.
- Nous avons réussi à reconstruire une partie du bateau, répondit Pierre calmement.

•Nous n'avons pas de voiles », dit Antoine, contrarié.

Pierre, grattant calmement le bateau, dit :

•Je sais qu'il faudra du temps pour revenir, mais nous essaierons au moins de quitter cette île, et ensuite ce sera comme Dieu le veut.

Je me suis réveillé sous un soleil radieux. Je suis sortie du lit, je me suis habillée rapidement et j'ai couru à la cuisine pour préparer le petit déjeuner. Ma mère était déjà debout. Elle n'avait pas beaucoup dormi ces derniers temps et se plaignait de rêves terribles. J'avais toujours essayé de la reconforter, de lui remonter le moral, mais j'avais du mal. Chaque jour, elle s'enfermait un peu plus dans son monde et ne s'intéressait plus à ce qui se passait autour d'elle. Nous avons mangé en silence. À contrecœur, après avoir avalé quelques bouchées, j'ai rangé la cuisine et je suis sortie dans la cour. Je me suis assise sur le banc et, pendant une heure, j'ai regardé les poules creuser la terre meuble à la recherche de vers de terre, mon chien bien-aimé Margie mâcher gentiment un os, et, un peu plus loin, j'ai vu les moutons croquer l'herbe... Soudain, une pensée me traversa l'esprit : « Père est parti depuis un certain temps, mais rien n'a changé - tout est comme avant, seulement il y a un vide dans mon cœur ».

Mes pensées furent interrompues par l'apparition de John dans la cour. Il s'est précipité dans la grange sans me remarquer. J'ai tout de suite compris ce dont il avait besoin. Je l'ai suivi timidement. Par l'entrebâillement de la porte ouverte, je l'ai vu sortir ses outils, prendre une scie à bois et commencer à sculpter. Je l'ai observé pendant une heure : son visage si attentif, ses mains si habiles. J'admirais mon frère, son habileté - tout comme celle de notre père.

•Puis-je entrer ? - demandai-je timidement.

John, pris au dépourvu, sursaute, puis, après réflexion, dit : « Entrez, si vous voulez :

•Entrez si vous voulez.

•Cela fait longtemps que je ne suis pas venu ici, dis-je doucement. - La dernière fois que je suis venu, c'était lorsque mon père sculptait la boîte en bois dans laquelle je conserve les lettres que je lui écris.

•Et je passe beaucoup de temps ici », dit John.

•C'est donc là que tu as disparu ! Je pensais que tu te promenais avec tes amis, à la recherche d'aventures, mais tu étais ici », dis-je en riant.

•Oui, c'est vrai. Je ne me soucie plus vraiment de m'amuser maintenant. Mais ici, je me sens bien, je peux encore sentir l'odeur de mon père, je peux encore sentir la présence de mon père près de moi », dit John avec tristesse.

•Peux-tu me montrer les bateaux dont tu as parlé hier soir ? - demandai-je avec impatience.

John ouvrit un coffre dans un coin et commença à sortir un par un des bateaux de toutes tailles et de tous modèles. Je les ai regardés attentivement et j'ai eu un sursaut d'admiration :

•Comme tu es doué, John ! Comme tu es fier ! Il serait tellement fier de toi.

•J'ai un rêve », dit-il timidement, «je rêve de construire un grand et vrai bateau et de partir à la recherche de mon père”.

J'ai perdu la tête pendant une heure. L'idée de le chercher ne m'avait jamais traversé l'esprit. Après y avoir réfléchi, je demande :

- Veux-tu m'emmener avec toi ?
- Cela fait longtemps que j'y pense », répond John. »Ce serait bien de partir en voyage avec toi, mais tu dois rester à la maison pour t'occuper de maman et de la petite Alex. Nous ne pouvons pas les laisser seuls.
- Alors je ne veux pas que tu partes », réponds-je à travers les larmes, »mon cœur se briserait de douleur si je te perdais aussi.
- Calme-toi, je ne pars pas encore, et je ne construirais pas un grand bateau tout seul », me rassure John.

Je me suis sentie un peu mieux - en attendant, peut-être que papa reviendra et que John n'aura pas à partir.

- Promets-moi que tu ne partiras jamais sans me le dire et sans me dire au revoir. Promets-moi de ne pas faire ce que notre père a fait, le suppliai-je.
- Je te le promets », répondit John avec fermeté.

J'étais un peu soulagée, mais ma poitrine était encore lourde de peur et de la douleur de la perte. Toute la journée, je me suis sentie comme une étrangère. Le soir, je me suis remis à écrire, j'ai parlé à mon père de l'idée de John et je lui ai demandé de revenir le plus tôt possible.

Chapitre dix

Le troisième été touchait à sa fin. En balayant la cour, je pensais que cela faisait trois ans que nous vivions sans mon père. Tout avait changé : la jeune fille aux taches de rousseur, aux genoux toujours blancs et aux cheveux emmêlés que j'étais devenue une belle dame, mes frères étaient passés du statut de garçons joyeux qui ne tenaient pas en place à celui de jeunes hommes robustes et sérieux, et ma mère était devenue encore plus petite, plus flasque, avec un visage plus pâle et un regard plus terne. Elle avait l'air petite et fragile lorsqu'elle se tenait à nos côtés. Maintenant, nous ne la laissons plus travailler autant, nous nous occupons nous-mêmes de toutes les tâches ménagères.

- Je vais au marché, je vais vendre un peu de notre lait de vache, c'est un peu d'argent dans ma poche », dit John sérieusement en donnant un coup de pied au cheval.
- Pendant ce temps, je vais faucher les prés », dit Alex en marchant avec sa faux sur l'épaule.

Ma mère et moi étions seules dans la maison. Pendant que je me préparais à la maison, je parlais toujours, je disais des choses, mais je ne sais pas si ma mère écoutait, ou si elle nous entendait. Elle restait assise dans son fauteuil toute la journée, regardant au loin par la fenêtre et réfléchissant à quelque chose. Elle n'a jamais dit à quoi elle pensait, mais mes frères et moi avons senti que la nostalgie et la douleur de la perte finissaient par briser notre chère mère. J'aurais peut-être abandonné au fil des ans, mais il y a trois ans,

j'ai retrouvé une bouteille sur laquelle était écrit « Espoir », ainsi que les lettres que j'écrivais chaque soir à mon père, et je n'ai pas pu abandonner, je n'ai pas pu lâcher prise. John avait déjà accumulé une collection de navires, petits et grands. « Peut-être qu'il commence lui aussi à perdre espoir », me disais-je avec crainte.

- Maman, je t'ai préparé le déjeuner. Sois sage, mange. Je vais courir chez ma voisine Elena pour rendre visite à Casimir. Je ne devrais pas tarder », dis-je en lui donnant une bise sur la joue, et je quittai la maison.

Entre-temps, la mère de Casimir s'était rétablie, avait repris des forces et pouvait à nouveau profiter de la vie. Tous deux ont décidé de ne pas retourner chez eux, de rester avec Sœur Elena et de l'aider à la ferme. Elena, bien sûr, était très heureuse de leur décision : elle n'aurait plus à travailler seule à la ferme et ne serait plus aussi triste pendant les longues soirées d'hiver. Casimir devint comme un fils pour elle. Elena et elle s'accroupissaient comme des poules pour qu'il n'ait besoin de rien, pour qu'il ait toujours un bon goûter et un verre d'eau fraîche lorsqu'il était aux champs. Kazimieras rendait la pareille aux femmes qu'il aimait en les embrassant à leur retour, et il n'oubliait pas de leur apporter des friandises ou un foulard de soie du marché. L'harmonie et la paix régnaient dans leur foyer.

C'est à cela que je pensais en me précipitant chez Kazimieras : « Si Dieu a aidé la mère de Casimir à guérir et à quitter son lit de malade, peut-être ne nous abandonnera-t-il pas et aidera-t-il mon père à revenir à la maison avant que ma mère ne meure de chagrin.

- Bonjour, ma belle, comment vas-tu ? - demanda-t-il sur le ton de la plaisanterie et de la bonne humeur.
- Comme toujours. Tu le sais bien. Je ne serai jamais heureuse tant que je ne saurai pas où est mon père, ce qui lui est arrivé », répondis-je calmement.
- Aujourd'hui, j'étais au marché et j'ai surpris une conversation. Des hommes parlaient de ton père, mentionnant le naufrage.
- Oh, non ! m'exclamai-je, ne le laissant pas continuer.
- Attends, écoute. Ils ont dit qu'ils avaient réussi à reconstruire le bateau et qu'ils étaient en train de rentrer. C'est pour ça que ça a pris autant de temps.
- Ce n'est pas possible ! Merci ! Je savais, j'ai toujours su qu'il était vivant ! - Je me suis jetée dans ses bras et j'ai fondu en larmes, des larmes de joie cette fois.

Une fois mes émotions calmées, je suis retournée le soir, j'ai pris du thé et des gâteaux et je suis rentrée chez moi en courant.

La réaction de la famille à ma nouvelle a été discrète : les frères ont haussé les épaules, secoué la tête et poursuivi leur travail, les yeux de la mère ont brillé pendant une seconde, puis elle a de nouveau détourné le regard, et enfin elle a regardé au loin par la fenêtre. Je fus la seule à tourner autour de la maison d'un pas de danse, en fredonnant doucement. « L'espoir ne meurt jamais », me répétais-je dans ma tête.

L'hiver était arrivé. Il était toujours aussi morne et froid. Nous sortions rarement car nous étions souvent bloqués par la neige. Le froid pénétrait non seulement dans mes os, mais aussi dans mon cœur. Encore un Noël sans papa. Mais je m'entêtais. Chaque soir, dans ma chambre froide, je m'asseyais à mon bureau pour écrire. J'écrivais et j'attendais, j'attendais et j'écrivais...

Les glaçons dégoulaient des toits, les chats squattaient la cour, aspirant à la chaleur du

soleil, et les premiers signes du printemps apparaissaient. Et avec le printemps, l'espoir renaît. Dès le matin, je rangeais joyeusement la maison, je discutais avec mes frères, je caressais les chiens qui jappaient à mes pieds, espérant une bouchée plus savoureuse. Soudain, au loin, j'ai entendu le garçon d'un voisin crier :

•Il est revenu ! Ils sont de retour !

Ma poitrine se serre d'excitation. Sans attendre, et malgré le fait qu'il faisait encore froid dehors, j'ai couru dans la cour, vêtue d'une seule robe. J'ai commencé à courir jusqu'à la rivière, comme si j'étais étourdie. Au loin, j'ai vu des gens qui revenaient de la rivière. J'ai tout de suite reconnu mon père. Il était très vieux, ses cheveux étaient gris, ses vêtements étaient délabrés, mais il avait le même regard profond et sérieux, le même sourire sur les lèvres. Je suis restée là, comme choquée, sans pouvoir y croire. J'avais tellement rêvé, rêvé de ce moment, et maintenant il se réalisait. Le voilà qui s'avance vers moi... Soudain, mon père s'est arrêté, son regard m'a transpercée. Reconnaisant enfin sa fille, il ouvrit les bras et s'approcha de moi, me serrant dans ses bras. Le vent caressait mes joues mouillées de larmes, pénétrait profondément dans ma robe fine, mais je ne sentais ni le froid glacial ni le vent amer, un feu brûlait dans mon cœur.

Je me souviens vaguement de notre retour à la maison, de la façon dont ma mère et mes frères nous ont accueillis, de ce que je préparais pour le dîner. C'était comme un brouillard. Mais je suis calme, car je sais que nous aurons tout le temps d'être ensemble, de parler, de remettre les lettres que nous avons écrites, de montrer la collection de bateaux de John. Soudain, je me souviens de la chanson : « Ne t'éteins jamais, petite lumière d'espoir ! et un large sourire éclaire mon visage.

Traduit avec DeepL.com (version Pro)